

Folie graphique

PAR CLAIRE MARGAT

Reconnu « Musée de France », le lieu d'exposition situé dans l'enceinte de l'hôpital Sainte-Anne veut faire connaître la part artistique de certains des patients, et montrer ce qu'il y a de réducteur à parler d'un « art psychopathologique » comme le faisaient autrefois les psychiatres.

EXPOSITION

« UNICA ZÜRN »

Musée d'Art et d'Histoire
de l'hôpital Sainte-Anne
1, rue Cabanis
75014 PARIS

Jusqu'au 31 mai 2020 (prolongation prévue)



Unica Zürn

Compagne de Hans Bellmer, elle avait quitté l'Allemagne pour le rejoindre à Paris où elle fréquenta avec lui Henri Michaux, Max Ernst, André Breton, Victor Brauner, Man Ray. On la rattache au mouvement surréaliste car elle fut exposée en 1959 dans l'*Exposition internationale du Surréalisme* qui se tint dans la galerie Daniel Cordier. Mais sa rencontre avec ces artistes et leur mouvement d'idées libérateur ne fit que renforcer sa puissance de création originelle. Sa double pulsion graphique, qui la poussait à la fois à réaliser ses dessins à l'encre de Chine et à écrire, témoigne d'une capacité de lâcher-prise où l'influence du surréalisme semble bien présente, mais les fictions qu'elle écrit et les formes perturbantes qu'elle dessine sont des réponses obsessionnelles à ses propres hantises : « *Je suis obsédée quand je dessine des visages* », note-t-elle. Les visages, les yeux, les regards sont omniprésents, yeux sans visage et, parfois, sans pupilles, ou dont les paupières sont semblables à une vulve. Dans *Fantaisie, dessin fantaisiste* (1947), la *fantaisie* désigne à la fois pour elle une forme de production composite éclatée et une imagination débridée, sans contrôle, proche de l'automatisme surréaliste.

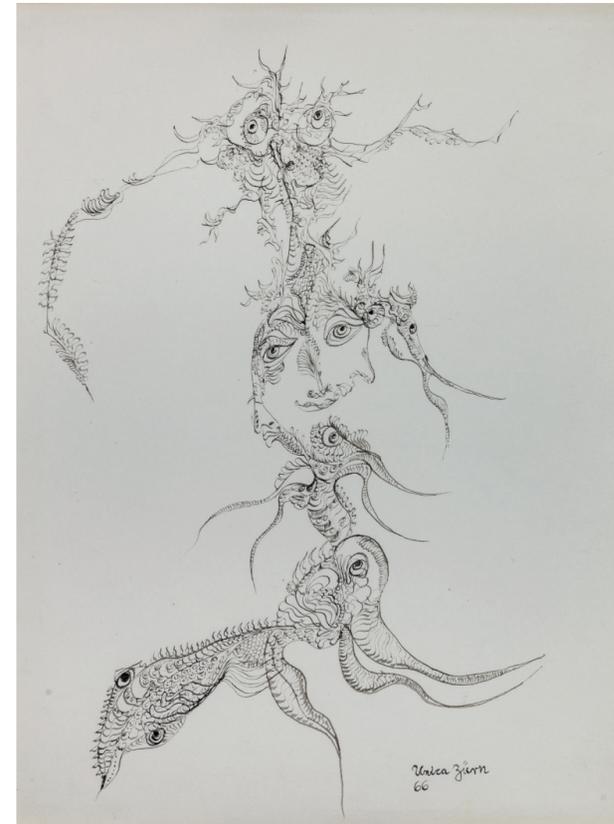
D'autres techniques – carte à gratter, gouache, sanguine et collages – complétaient son activité inlassable de dessinatrice, où elle utilisait de préférence l'encre de Chine.



Unica Zürn, *Sans titre*, 27 septembre 1962
Gouache sur papier, 67 x 50 cm
Hôpital Sainte-Anne, Paris

Sa création littéraire et poétique (*L'Homme-Jasmin*, *Sombre Printemps*) retrace les épisodes de ses moments de délire et de ses hospitalisations, dont elle s'évade parfois dans des jeux fictionnels. Ses poèmes-anagrammes, jouant avec la langue, relèvent de sa « *langue de sorcière* » oraculaire – ses *Hexentexte* (Grimoires de sorcière) où elle compose une phrase à partir d'une autre phrase témoignent d'une parenté entre les explorations verbales, l'activité fabulatrice et les imageries fantastiques que produisent ses dessins. « *En cherchant et en trouvant des anagrammes, en traçant d'une plume trempée dans l'encre de Chine le premier, le tout premier trait sur du papier blanc, sans savoir ce qu'elle va dessiner, elle éprouve l'excitation et la grande curiosité nécessaire pour que son propre travail lui apporte la surprise* », dit-elle en parlant d'elle à la troisième personne dans *L'Homme-Jasmin*. L'espace de liberté précaire que lui procurait l'expression graphique apaisait ses tourments en donnant corps à ses visions. Ses graphismes plus ou moins élaborés et ses écrits tracent comme une sismographie des crises qui ont ponctué sa vie intérieure tourmentée : elle tenait à consigner ses états pathologiques dont ses écrits sont un témoignage instructif.

L'Homme-Jasmin qu'elle écrit à la fin de sa vie récapitule l'aventure de sa maladie, relate ses dérives dans la folie, décrit ses séjours dans les différents hôpitaux qu'elle a fréquentés, d'abord en Allemagne, puis en France.



Unica Zürn, *Sans titre*, 1966
Encre de Chine sur papier 31 x 25 cm. Collection privée, Paris



Unica Zürn, *Sans titre*, vers 1965
Encre de Chine et aquarelle sur papier, 50 x 65 cm. Collection privée, Paris

Ses traversées du délire ne l'ont heureusement pas souvent isolée dans le désert accablant de la dépression qu'elle qualifie d'état d'anéantissement « où l'on ne pense plus à rien » ; elle lui a résisté en le peuplant à sa manière, trouvant des liens dans ce qui est fortuit, mettant en relation des signes, jouant avec les mots et avec les formes qu'elle aimait faire proliférer. Sa relation de ses incursions dans l'aliénation ne doit cependant pas être confondue avec l'expression d'un soi. Elle assiste comme de l'extérieur à une aventure qui la surprend, qu'elle enregistre et qu'elle transcrit ensuite à la troisième personne en s'en étonnant. Lors de ses enfermements, elle a bénéficié de l'attention d'amis nombreux et de la bienveillance de certains psychiatres qu'elle remercie chaudement. Elle n'était pas dupe des tests auxquels on la soumettait (Rorschach ou autres interprétations d'images) mais ils l'amusaient.

Ses propres productions plastiques défient les interprétations : c'est ce qui les rend fascinantes encore aujourd'hui. On ne peut que les contempler en partageant la magie de ses visions. Max Ernst avait d'ailleurs malicieusement présenté un recueil de ses anagrammes par un « texte » illisible, réalisé dans une écriture cryptée dont il avait imaginé l'alphabet. **Q**